

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an .. 30 fr.	Un an .. 45 fr.
Six mois .. 18 fr.	Six mois .. 28 fr.
Trois mois .. 10 fr.	Trois mois .. 16 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	Delecourt 691-12

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Le gâchis financier

Les malfaiteurs se sont réunis à Paris. Dans la salle de l'Horloge du Palais d'Orsay, tous les financiers d'Europe et d'Amérique se sont donné rendez-vous pour tenter de sauver l'avenir financier du monde en réglant le problème insoluble des dettes interalliées.

La boucherie humaine qui laisse sur les champs de bataille des millions de vies n'a été qu'un épisode de la grande guerre, et l'on peut dire que la crise aiguë qui dura de 1914 à 1918 est devenue chronique. L'immonde carnage que termina l'armistice du 11 novembre ouvrait l'ère de la lutte économique et financière des diverses puissances mondiales dont l'équilibre était menacé par l'abus des dettes contractées intérieurement et extérieurement, afin de poursuivre jusqu'au bout la guerre fratricide.

A part les Etats-Unis, qui sortaient financièrement consolidés de l'aventure tragique et qui n'étaient entrés dans le conflit que pour assurer les fonds engagés dans l'entreprise macabre, tous les pays d'Europe — victorieux ou vaincus — étaient anéantis par les « sacrifices » consentis pendant près de cinq ans.

Le cri de joie qui jaillit de toutes les poitrines lorsque fut connu des peuples la fin de la guerre, les promesses faites par tous les gouvernements aux prolétaires qui avaient été les principaux jouets entre les mains de la finance internationale, ce qu'on appelait l'impérialisme allemand vaincu par le « droit et la liberté », l'abdication du Kaiser, faisaient entrevoir aux illusionnés une paix solide et définitive qui assurerait un avenir propice aux classes laborieuses.

Hélas ! l'armistice ne fut que le début d'une nouvelle guerre, moins meurtrière peut-être, mais plus longue, et confiant en la politique adroite des maîtres, les prolétaires se laissèrent manœuvrer, sans se rendre compte que la paix boiteuse, la paix bourgeoise, n'était qu'un entracte préparant la mise en scène pour les tueries futures.

Les hommes passent, les dettes restent. Les financiers n'abandonnent jamais leurs droits. Si pendant cinq ans les usuriers du monde se gardèrent de parler de dettes contractées durant la guerre, c'est que celle-ci était trop récente, que le souvenir du sang versé n'était pas encore effacé de la mémoire des peuples, et qu'il eût été maladroit de réclamer immédiatement aux opprimés le remboursement des milliards jetés inutilement au Moloch insatiable.

Mais les jours, les mois, les années ont passé, et avec la faculté d'oubli qui caractérise l'ignorance des masses, on ne se souvient presque plus des cinq années « d'héroïsme », des souffrances et des misères, et la vie a repris calme et monotonie, troublée simplement, de temps à autre, par les faibles cris de révolte d'une minorité agissante. Ayant bien préparé le terrain, c'est le moment propice que choisit le capital pour tenter l'offensive contre les poches déjà vides du prolétariat international.

Le plan Dawes ne fut que la préface d'un grand livre mondial d'exploitation, et nous avons, en son temps, dénoncé le danger que son application laissait planer sur la classe ouvrière. Le prolétariat allemand réduit à l'esclavage, le prolétariat des autres puissances devait incontestablement être entraîné dans le même précipice, et aujourd'hui, à Paris, c'est le début de cette grande guerre économique qui se terminera par la triomphe de la finance, si la classe ouvrière ne prend pas des mesures pour répondre.

Après l'Allemagne, c'est le tour à la France. Et au point de vue capitaliste, c'est logique. La France, ou pour être clair et précis, le gouvernement français, a emprunté à l'extérieur plus de 120 milliards de francs. L'Angleterre a sur nous une créance de 45 milliards de francs, nous devons le reste à l'Amérique. Or, les Etats-Unis mettent les pieds dans le plat.

Les Yankees prétendent avoir suffisamment attendu et veulent entrer dans leur argent et l'intérêt de celui-ci. La dette totale envers l'Amérique est de 11 milliards 888 millions de dollars, soit, au change actuel, plus de 215 milliards de francs, et la France y entre en compte pour près de 80 milliards. L'Angleterre, elle, qui doit 4 milliards 577 millions de dollars, a pris des engagements envers l'Amérique, lui paye en outre un intérêt de 3 % sur la somme due et considère que payant ses dettes, elle a aussi le droit d'entrer dans l'argent déboursé pour le compte de la France.

Or, le gouvernement du Bloc des

Gauches, qui a succédé au Bloc National, n'est pas plus en mesure de payer ses dettes que son prédécesseur, et mettant en pratique la politique de déchargement de tout soucis durant son passage au pouvoir, il réclame de ses créanciers un moratorium de dix ans, affirmant qu'à cette date il sera en mesure d'effectuer régulièrement ses paiements. De plus, il propose de régler l'intérêt de la créance à raison de 1/2 %.

Ni l'Angleterre, ni l'Amérique ne consentent à répondre favorablement aux exigences du gouvernement français. Mais en supposant que les propositions de M. Clémentel soient prises en considération dans une certaine mesure et que l'Angleterre et l'Amérique acceptent un intérêt de 2 % sur la somme due et le paiement total de celle-ci sur une période de cent ans, voyons quels seraient les paiements à effectuer chaque année par la République française ?

Rien que l'intérêt représenterait la somme fantastique de 2 milliards et demi de francs par an ; ajoutée à la dette, c'est donc, chaque année, près de 4 milliards de francs que la France devrait payer.

Si l'argent n'a servi qu'à couvrir la terre de cadavres prolétaires, c'est aux survivants de ce prolétariat que l'on réclame aujourd'hui les lourds sacrifices financiers pour équilibrer une situation qui ne peut plus durer.

Or, malgré toutes les promesses du Bloc des Gauches, la vie devient chaque jour plus difficile pour le travailleur, et les 35 milliards du Budget n'arrivent pas à combler le trou formidable creusé par la guerre. Comment le prolétariat de France arriverait-il à suer quatre milliards de plus par an pour satisfaire aux besoins de la finance et de la mercantile internationale ?

C'est ce que discutent actuellement les diplomates et les financiers réunis au quai d'Orsay. Nous le répétons, c'est l'offensive qui commence. La bourgeoisie mondiale qui pressure la classe ouvrière veut la réduire à néant, afin de régner plus puissamment sur sa misère et son désespoir.

Le premier acte du drame fut le plan Dawes imposé à l'Allemagne ; le second acte sera le travailleur français entraîné dans la débâcle. Qu'on ne s'y trompe pas. Le capital français sera solidaire et complice du capital étranger, comme le fut le capital allemand. La bourgeoisie et la finance n'ont pas de patrie, et les exploités sortent toujours indemnes des tragédies qu'ils provoquent.

La guerre financière aura pour aboutissant la guerre meurtrière, contre laquelle, en 1914, devait se dresser la classe ouvrière mondiale. Elle ne l'a pas fait, elle a suivi les mauvais bergers ; elle paye aujourd'hui ses erreurs et sa vulerie.

Va-t-elle persister dans son attitude passive ? La dictature sévit en Italie et en Espagne ; elle menace la France. La guerre se prépare tout doucement à l'ombre des officines ministérielles. Les peuples vont-ils être aussi lâches qu'en 1914 et se jeter à nouveau dans la fournaise ?

La Guerre ou la Révolution sont les seuls remèdes. La situation économique ne peut être rétablie autour du tapis vert diplomatique.

La Guerre sauvera la bourgeoisie ; la Révolution, le prolétariat. C'est à lui de choisir, il a entre les mains tout l'avenir.

J. CHAZOFF.

Une bonne nouvelle démentie

Une rumeur s'était répandue à Londres. M. Mussolini avait été assassiné !

Au Stock Exchange, dans la Cité, il y eut un moment d'émotion et même une répercussion sur le change.

A l'ambassade d'Italie, on ne savait absolument rien.

Tous les cours nés indépendamment éprouvaient une sorte de soulagement et de satisfaction.

L'Hydre du fascisme était enfin amputée de la tête la plus puissante !

Hélas ! quelques heures après, le démenti arrivait de Rome, formel :

Le monstre vivait encore !

Par peur des fascistes il se tue

Menacé sans doute par quelques hurlements et se croyant plus en danger qu'il n'était, un malheureux, M. Alesani, s'est jeté dans la Meuse, à Montmédy, et s'est noyé.

Telle est la crainte qu'inspire aux âmes faibles cette association de crime et de banditisme.

Appello ai compagni dell' unione sindacale in Francia

Compagni,

La ferocia tirannia delle camicie nere ha ripreso in Italia con simultaneità e burbanza eccezionali la propria azione già da tempo annunciata sotto spaccio di seconda ondata.

L'urto delle forze politiche non è ora in linea diretta tra le forze del proletariato e quelle del governo ; ma il proletariato, contro il quale dal primo giorno il fascismo insorse, è sempre colpito in pieno da tutte le riprese di repressione fascista di Stato o di squadra.

Compagni,

L'Unione Sinagale Italiana è ancora una colta colpit, essa che lo fu già per prima fin da quando tutte le forze democratiche e riformiste lasciavano il campo libero alla reazione, nella speranza che colpisse solo gli estremisti.

A Milano dopo una perquisizione nei locali della nostra centrale sono stati arrestati molti compagni del nostro comitato direttivo e, pare, anche il compagno Giovanni.

Compagni,

In tale circostanza si manifesta in tutta evidenza quanta fosse fondata la opinione della Unione Sindacale, da due anni questa parte, di tenere una riserva di dirigenza all'estero e di tenere una riserva di forze nei nuclei dei suoi militanti emigrati.

Ebbene, o compagni, in attesa di chiarire la portata del nuovo colpo inferto alla nostra organizzazione in Italia — cosa che sarà fatta colla massima prontezza — vi comunichiamo che la responsabilità direttiva della medesima, come da deliberati precisi e ben previdenti la prendiamo noi e che a mezzo nostro l'Unione Sindacale Italiana, in accordo coi delegati della Internazionale di Berlino, a cui è aderente avrà sempre un punto di riferimento e un centro di responsabilità, fino a tanto che la situazione torni allo stato di prima.

Compagni,

Non inviate dunque in Italia, per ora, alcuna comunicazione alla U.S.I. Rimandate i contatti tra voi in modo da potere dare alle iniziative che le circostanze ci suggeriranno tutto lo sviluppo necessario ed il successo dovuto.

Con una nostra comunicazione privata vi indicheremo ogni altro dettaglio.

Oggi più che mai o compagni : viva la nostra Unione Sindacale per la lotta contro i tiranni del popolo italiano per il trionfo delle sue idealità.

Per il Comitato dell'Unione Sindacale Italiana e per gli incaricati all'estero.

Armando BORGHI.

Nous sommes des contre-révolutionnaires. Mais... le gouvernement russe a approuvé la constitution de sociétés anonymes formées exclusivement avec des capitaux privés.

LE FAIT DU JOUR

Il n'est plus malade

On nous annonce un grand événement. Son Excellence Herriot est rétablie. Elle possible, telle est la base de la moralité de des ministres.

Cette guérison n'a rien qui nous étonne. Nous la passerions sous silence s'il ne s'agissait que de la santé d'un homme. Mais c'est une information politique assez importante.

L'ammistie, plateforme électorale du bloc des gauches, devant subir la vivisection sénatoriale, M. Herriot qui a le cœur sensible, et ne peut voir souffrir une personne chère, s'est trouvé malade à point.

Maintenant que cette question est réglée, et l'on sait comment, notre éminent premier ministre a retrouvé bon ciel, bon pied et bonne fourchette.

Ce n'est pas nouveau comme moyen de jouer la comédie. Mais ça prend toujours. Et même si cela ne prend pas, on fait comme si on le croyait.

Herriot n'a pu entendre les critiques des vieux camarades du Luxembourg ; il supporterait plus aisément les lamentations, les gémissements, les cris de révolte et les malédictions de ceux qui espéraient en l'ammistie promise par lui. Il a le cœur très sensible, vous dis-je.

Déjà, on laisse accréditer dans le pays qu'Herriot est un type faible, n'ayant pas suffisamment de poigne, etc. On plaide les circonstances atténuantes.

Allons donc ! Encore une légende qu'il est bon de détruire. Notre premier ministre a la bonne place qu'il convoitait, tant pour lui que pour la bande qui l'entoure. Prendre le pouvoir et le conserver le plus longtemps possible, tel est la base de la moralité de ces hommes.

Le bon matériel

Auxerre, 9 janvier. — A Guillon, un train de voyageurs Avallon-Semur a déraillé au passage d'une aiguille. Dégâts purement matériels.

DERVAUX EST-IL INNOCENT ?

Une seconde entrevue avec le témoin

Je me rendis donc le lendemain, samedi 3, à 14 heures, chez Mme Valette, accompagné de l'ami dont j'avais sollicité la présence et que j'avais mis au courant de mes doutes.

La sage-femme nous reçut sans difficulté et sans paraître étonnée de la visite d'une tierce personne que je ne lui avais pas annoncée.

Elle se laissa interroger et répondit sans hésitation, renouvelant en les précisant les déclarations qu'elle m'avait faites la veille.

Depuis la condamnation de Dervaux je suis profondément tourmenté et, je ne puis me faire à l'idée que cet homme soit exécuté. Je suis extrêmement sensible et toutes les condamnations me frappent vivement. C'est ainsi que j'avais été quelques jours avant l'audience où je devais témoigner, assister à un autre procès afin de m'habituer à l'atmosphère des Assises. J'en étais sorti bouleversé. Jugez combien la condamnation de Dervaux contre lequel j'avais témoigné a pu me retourner. J'ai entendu son dernier cri d'innocence et je ne puis m'imaginer que Dervaux soit coupable. Je ne l'en crois pas capable. Après tout, ça n'était pas un méchant homme. Je le connaissais et je puis affirmer qu'il ne haïssait pas sa femme.

« Il n'en était pas de même de la personne qui avait jeté le trouble dans leur ménage et qui, elle, ne pouvait sentir Mme Dervaux. Si celle-ci a été assassinée par son mari ça ne peut être qu'à l'instigation d'une autre personne. Peut-être même aura-t-il été aidé. Je ne le crois pas assez fort ni assez courageux pour avoir pu commettre ce crime tout seul. Ne pensez-vous pas que si on pouvait prouver la participation au meurtre d'une autre personne, la culpabilité de Dervaux pourrait être atténuée et que, par suite, il échapperait à la guillotine ? »

Je laissais mon ami répondre à Mme Valette et mener la conversation. Je lui fis remarquer que ces déclarations ne pourraient amener l'inculpation d'une autre personne sans atténuer la responsabilité de Dervaux et que pour casser un procès des présomptions sentimentales ne suffiraient pas, mais qu'il fallait des faits nouveaux non point affirmés mais prouvés.

Mme Valette rappela alors différents procès où la suggestion du crime faite d'un inculpé à un autre avait sauvé ce dernier de la peine capitale.

Nous lui fîmes remarquer que dans le cas de Dervaux on ne pouvait soutenir que celui-ci ait été littéralement suggestionné. Même ayant agi avec le concours d'une autre personne, sa responsabilité resterait engagée entièrement.

C'est bien ennuyeux. « Je voudrais tout de même trouver un moyen de sauver Dervaux. Je voudrais tenter tout ce qu'il est possible de tenter. Croyez-vous qu'une démarche de ma part chez M. Torrès ne semblerait pas étrange et contradictoire avec mon attitude au cours des débats... »

Nous lui répondîmes en l'engageant à voir le défenseur de Dervaux.

Elle me demanda alors si j'avais vu M. Torrès et si j'en avais obtenu l'entrevue demandée.

Je lui répondis que j'avais essayé de joindre M. Torrès, que je ne l'avais pu, mais que j'avais rendez-vous avec lui pour le surlendemain et que je ne manquerais pas de lui faire part de sa demande.

La conversation devint alors sur les circonstances dans lesquelles Mme Valette avait connu le ménage Dervaux. Nous y reviendrons dans un article spécial.

CE SOIR

à 20 h. 30, 4 bis rue Puteaux (Métro Rome.)

GRANDE FETE ARTISTIQUE au profit du « Libertaire »

Avec le concours assuré du DAMIER MUSICAL qui exécutera des œuvres de Beethoven, G. Fauré, Urbini, Boieldieu, Massenet, Leo Delibes.

AU PROGRAMME

Laurenzo, baryton d'opéra comique.

Les poètes : Marius Brubach, Flesky du Rieux, Lucio Dornano dans leurs œuvres.

Les divettes : Alice Nau, Soléane, Denise Luciani, Janecy et Line de Tarbes dans leur répertoire.

Glovys de la Muse Rouge, qui en plus de ses fonctions de régisseur, paraîtra dans sa création du « Pitou antimilitariste ».

Louis Loréal, dans des chansons classiques.

Bréval, dans les œuvres de Jean Richepin.

Le poète beauceron Maurice Halle, directeur de la « Vache Enragée ».

Le chanteur compositeur : Clôrec-Maupas, dans ses œuvres.

Le chansonnier Roger Toziny, des « Chansons de la Butte », dans ses œuvres.

Et Jean Bastia, le célèbre chansonnier qui présentera la « Caban' Bourbon » et dira pour la première fois, une de ses nouvelles œuvres : « Les Monuments aux Morts ».

Allocution de notre camarade SEBASTIEN FAURE
Au piano : le compositeur Broccos.

TIRAGE DE LA TOMBOLA

1^{er} gros lot, une Bicyclette neuve ; 2^e lot, un objet d'art.
PRIX D'ENTREE : 4 francs donnant droit à un billet de tombola.

N. B. — En raison de l'importance du programme, on commencera à 20 h. 30 précises.

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

Dans l'enfer de Biribi

Nous ignorons si les enquêteurs du général Nollet, ministre de la guerre, font actuellement et consciencieusement leur besogne, car nous n'en entendons pas souvent parler; nous ignorons s'ils pénètrent très sérieusement dans l'enfer qu'ils sont chargés de visiter, s'ils interrogent ceux qui sont susceptibles de les documenter, si leur rapport sera en faveur ou contre Biribi; s'ils concluront dans le sens de l'abolition la plus complète, ou, si pour faire durer le séjour des chaouchs, dans ces bagnes, séjour plein de charmes pour eux, ils demanderont quelques petites réformes de rien du tout, qui n'empêcheront pas le martyre des pauvres diables de se continuer, et reprendront de plus belle quand la rumeur publique ce sera un peu calmée.

Mais le général Nollet pourrait peut-être transmettre à sa commission d'enquête quelques-uns des faits que nous adressent les camarades survivants de ces tueries, et en voici un tout petit, un petit assassinat de rien du tout, que nous communiquons le camarade Buonore qui passa treize années dans l'enfer de Biribi.

Cela date de 1919, au camp de Benisaf. Mais laissons la parole à Buonore.

«...Vous excuserez un malheureux qui manque d'expression pour dévoiler toutes les horreurs qu'il a vues à Biribi. Mais jamais je n'oublierai le forfait accompli par un être lâche et sans cœur, sur celui que je considérais comme le meilleur de mes amis, comme un frère.

«C'était quelques jours avant l'amnistie de 1919. Lesueur travaillait avec moi au camp de Beni-Saf. Malade, très fatigué, par les travaux intensifs que nous supportions depuis des mois, un matin Lesueur me dit : « Buonore, je n'en puis plus, j'en ai assez. » Etant plus vieux que lui, plus robuste, j'étais de la reconforter, lui faisant entrevoir les risques, s'il continuait devant les gradés, à ne pas accomplir le travail.

« Nous avions comme sous-officier un nommé Knoffel, brute dans toute l'acception du mot, lâche et rampant devant les supérieurs, arrogant et féroce devant nos pauvres petites personnes.

Knoffel, s'approchant de nous, je lui dis : « Knoffel, s'approchant de nous, je lui dis : Pourriez-vous lui donner un peu de repos ? » La brute me répondit : « Ferme ton bec, pourriture ! » Puis ayant besoin d'aller aux toilettes, je m'absentais un moment.

« A mon retour, ne voyant plus Lesueur, j'interroge et j'apprends qu'il était monté en haut, ce qui veut dire : pour le silo. « Nous reprenions notre travail, et je pensais aux souffrances qu'allait endurer le pauvre Lesueur, lorsqu'une détonation déchira l'air. Comme un seul homme nous lâchâmes l'outil avec lequel nous travaillions et nous nous précipitâmes du côté où était parti le coup.

« Et nous aperçûmes notre pauvre camarade Lesueur, couché par terre, plein de sang. La mort avait déjà fait son œuvre. « Craignant notre colère, l'ignoble assassin Knoffel fit avancer quelques tirailleurs qui nous mirent en joue.

« Lesueur, nous le sommes ensuite, avait été assassiné lâchement par derrière, au moment où on donnait l'ordre à un tirail-

leur de le conduire en cellule. Il était sur le point de terminer son séjour à Biribi, puisqu'il devait embarquer à Oran le 24 octobre 1919.

« Et voici le rapport rédigé par le criminel lui-même : « Le détenu Lesueur ayant refusé de faire sa tâche, le sergent Knoffel a donné l'ordre à un tirailleur de le conduire en cellule. En cours de route, ce détenu fit face au tirailleur et tenta de le frapper. Le tirailleur, pour se défendre, lui tira un coup de fusil. »

« Mensonges ! Mensonges ! Nous savons tous que Lesueur était dans l'impossibilité de faire la moindre tentative de révolte, et que ce n'était pas à quelques jours de sa libération qu'il aurait commis un geste aussi fou. Knoffel voulait sa peau, comme il disait, et il l'a eue.

« Voilà la vérité sur l'assassinat de Lesueur, brave camarade que je pleure encore après de si longues années.

« Camarades, dites bien la vérité, toute la vérité, dans notre *Libertaire*, où les idées se réveillent et que nous propageons. Je ne suis pas riche, je suis un pauvre malheureux, mais j'aurais-je que cinq sous, ce serait pour notre journal qui doit crier bien haut : *A bas Biribi !*

« JOSEPH BUONORE, « 34, rue Riquet, Paris. »

Des crimes comme celui de Lesueur sont légion. C'est par milliers que l'enfer de Biribi se couvre de meurtres semblables, que le sang des martyrs arrose le bled africain, ou les déserts arides du Maroc à la Tunisie. Et ces crimes sont connus de tous, et il faut que devant la réputation générale de tout le pays, Biribi soit supprimé.

Vous entendez bien, général Nollet, vous entendez bien, Monsieur Herriot, vous qui avez déjà laissé saboter l'amnistie, nous voulons que cette ignoble verrue, que ce chancre abominable disparaisse. Nous avons assez de voir de jeunes hommes assassinés chaque jour, brutalisés pour la plus grande jouissance de sadiques individus, d'une gradaille assoiffée de sang et d'alcool.

Si vous avez encore un peu de pitié, si vous avez encore un cœur charitable, qui s'angoisse aux récits que toute la presse étale chaque jour, vous n'attendrez pas plus longtemps : de suite, et sans attendre les résultats de votre trop problématique enquête, vous donnerez des ordres pour que cessent ces monstrueuses iniquités : pour qu'à jamais Biribi n'ait plus qu'un souvenir, souvenir hélas ! fait de sang et de misère !

Le Comité de Défense des maintenant, va organiser dans Paris et la banlieue de petits meetings où seront à l'ordre du jour la suppression de Biribi et des conseils de guerre.

Il demande aux camarades qui connaissent des salles de bien vouloir leur leur indiquer de suite. Il demande aussi aux orateurs des syndicats de l'U. A., des groupes et des personnalités indépendantes de bien vouloir prêter leur concours au Comité, et d'en aviser le secrétaire Pommier, 120, rue Marcadet.

Unissons nos efforts pour que de cette union l'infâme bastille de Biribi soit pour toujours supprimée.

Le Comité de Défense Sociale.

AU PALAIS

Les frères Bussac accusés d'abus de confiance

COMMENT ON AMASSE DES MILLIONS

La presse parisienne, grande et petite, si prodigue d'informations insignifiantes, a cru devoir, jusqu'ici, faire le silence sur une très intéressante affaire judiciaire dans laquelle sont impliquées des personnalités bien connues du grand Mercantilisme : les frères Bussac, administrateurs de l'industrie cotonnière.

Cette affaire est intéressante d'abord parce qu'elle permet d'assister à l'éclosion d'une grande fortune et de constater que, pour amasser de nombreux millions, il n'est pas nécessaire de réaliser de bien grands efforts ; elle est intéressante aussi parce qu'elle fournit un argument sérieux à ceux qui conseillent de prendre pour faire face aux nécessités budgétaires l'argent où il est, la plupart de ceux qui le détournent l'ayant acquis sans peine.

Voici donc, comme on dit au Palais, les faits de la cause :

Avant la guerre, MM. Marcel et Raymond Bussac tiraient le diable par la queue. Au lendemain des hostilités, ils se partagèrent 50.000.000 de francs et allèrent ensuite déposer une gerbe de fleurs sur la tombe du Soldat inconnu.

Mais, ces 50.000.000 de francs si vaillamment gagnés ne leur suffisaient pas. Quand on prend des millions on n'en saurait trop prendre, car la fortune impose de nombreuses charges ; il faut avoir une cour de courses, des maîtresses en vue auxquelles on offre le collier de perles traditionnel et l'inévitable rivière de diamants, il convient aussi de s'assurer la sympathie de personnalités politiques connues et capables, de cas échéant, de vous protéger contre l'envie.

C'est pourquoi MM. Marcel et Raymond Bussac résolurent de tenter de nouvelles et fructueuses affaires.

En 1919, ils chargèrent un de leurs agents, Mr Weil, d'une vaste opération de spéculation sur les actions de la « Canadian Pacific Railway », Société Canadienne dont les titres avaient été émis en Angleterre, en Amérique et en Allemagne. Il s'agissait de drainer toutes les actions disponibles en Allemagne, de les acquérir à un prix dérisoire grâce à la baisse du mark et de les négocier ensuite au Canada en bons dollars sonnants et trébuchants.

Mr Weil se mit aussitôt à l'œuvre et récolta 12.403 actions au prix moyen de 600 francs chaque, mais il n'opéra pas seulement pour le compte des frères Bussac ; il opéra aussi pour son propre compte et sur ces 12.403 actions, 2.163 étaient sa propriété.

Quand il s'agit de revendre les titres au Canada, on se heurta à des difficultés ré-

sultant de certaines lois de la guerre et du séquestre dont les actions de la tranche allemande étaient l'objet de la part du Gouvernement canadien. Ces difficultés, les frères Bussac réussirent à les tourner. Ils revendirent donc les titres que Mr Weil leur avait procurés et aussi ceux qui appartenaient à ce dernier. Ils les revendirent 181 dollars, soit au cours de 14 francs alors pratiqué, 2.534 francs.

L'opération laissait donc un bénéfice de plus de 23 millions de francs. Les frères Bussac pouvaient, semble-t-il, se contenter de la part leur revenant. Mais Mr Weil affirme qu'ils ont gardé les sommes provenant de la vente de ses titres, et c'est pourquoi il a déposé contre les frères Bussac une plainte en abus de confiance.

Le Procureur de la République près le tribunal de Première Instance de la Seine ayant conclu à un non-lieu, Mr Weil n'a pas accepté cette décision qui aurait été rendue sans qu'on lui ait permis de démontrer le bien fondé de sa plainte. L'affaire est maintenant pendante devant la Chambre des mises en accusation.

Il est à peine besoin de dire qu'elle est très commentée dans les couloirs du Palais. On affirme que MM. Bussac avaient déjà fait l'objet en Allemagne, d'une plainte analogue à celle de Mr Weil. Des bijoutiers de Francfort, MM. Koch et Cie leur avaient cédé 300 actions de la « Canadian Pacific Railway » ; MM. Bussac les avaient vendues et en avaient gardé le montant.

Il ne fallut rien moins qu'une plainte en abus de confiance pour les décider enfin, à verser à MM. Koch et Cie 300.000 frs., ce qui ne représentait, en réalité, qu'une infime partie de la somme encaissée. Mais MM. Koch et Cie estimeront qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès.

Une drôle d'histoire

Une lettre anonyme a dénoncé au Parquet de la Seine un Italien, Luigi Contini, comme ayant reçu un demi-million pour aller verser de la gélatine explosive dans les tuyaux à gaz de l'Humanité et du Quotidien.

On a perquisitionné chez Luigi Contini, chez lequel on n'a trouvé qu'un revolver et une grenade pour la détention de laquelle il sera poursuivi. Mais quelle est cette histoire ?

GROUPE DE BOULOGNE-BILLANCOURT

Vendredi 16 janvier, à 21 heures

Conférence contradictoire

par Guy SAINT-FAL

Sujet traité :

LA FAILLITE DE LA RELIGION

Les lois scélérates appliquées aux anarchistes

Nos camarades avaient bien raison de prévoir l'usage abusif qu'on ferait de l'interprétation et de l'exclusion des anarchistes au bénéfice de la loi d'amnistie que les pères conscrits ont voté en la rognant.

Déjà la magistrature aplatie devant les triomphateurs du jour, c'est-à-dire le bloc des gauches, commence à sévir durement contre nos camarades qui tombent victimes des lois.

A Limoges, notre camarade Robert, sous prétexte qu'il a été complaisant envers un représentant, mais plutôt à cause de ses opinions anarchistes, vient d'être incarcéré pour un mois. Malgré les preuves et les témoignages qui attestent sa bonne foi et qui prouvent la parfaite régularité de ses affaires, rien n'y fait. La magistrature si complaisante pour les grossistes, qui ont défilé des fortunes si scandaleuses dans le sang et la boue des champs de carnages, se montre inflexible envers un travailleur, un petit camelot dont la ressource unique pour alimenter sa famille consiste dans sa vente de tous les jours, faite par lui-même.

Hier matin, notre camarade a été appréhendé à son banc, en plein travail, sa marchandise, — du fromage — peut se perdre, qu'importe aux flics, il faut obtempérer aux ordres de dame Thémis.

Ainsi il faut s'apprêter à courir de nouveau notre échine sous la matraque des argousins parce que les socialistes à la man- que se sont faits les complices des chats fourrés et les pourvoyeurs de bagnes.

Mais jugez, camarades, de la mentalité d'un substitut ou procureur. D'abord il a fait arrêter le camarade Robert tout de suite : avant que la loi d'amnistie ne soit promulguée, soi-disant, afin de l'exclure du bénéfice de ladite loi. Ensuite, avant de l'incarcérer, il a dit : « Peut-être bien que Robert pouvait en être bénéficiaire. » Mais comme son livret militaire n'était pas en très bon état, quoiqu'il attestât son passage dans l'armée pendant l'odieuse boucherie. Donc le mauvais état de son livret militaire suffit pour le priver du bénéfice de l'amnistie. Ne trouvez-vous pas, camarades, que cet attendu est savoureux ? — J. PEYROUX.

Les étrangers chez nous ?

On demeure stupéfié devant la campagne hargneuse que même la presse réactionnaire contre les étrangers. En examinant en détail les causes et conséquences de cette levée de boucliers, nous concluons que les inspirateurs de ces attaques ne sont rien moins que des insensés.

A part toute question de principe qui nous fait honnir de notre vocabulaire le mot *étranger* dont la signification est absurde autant qu'odieuse, au point de vue de l'intérêt général, cette campagne ne peut être justifiée par aucune raison sérieuse.

Dans les circonstances actuelles, la France aurait tout avantage à pratiquer une politique diamétralement opposée.

Les vides produits par la guerre et le coefficient dégratant de la natalité exigent impérieusement l'apport extérieur de bras qui manquent à l'industrie et à l'agriculture. Dès lors, la meilleure tactique à adopter serait celle qui tendrait à nous assimiler les milliers d'émigrants que nous avons attirés dans notre pays lesquels, pour peu que les facteurs moraux et matériels leur soient favorables, s'enracineraient définitivement sur notre sol. La patrie du travailleur est celle où il gagne son pain. Devant ce fait réel, tous les préjugés nationalistes n'ont qu'une force médiocre.

Pour le capitalisme usurier, les étrangers doivent demeurer toujours étrangers ; ainsi on aura le droit de leur imposer des conditions économiques inférieures à celles qu'on est forcé d'accorder aux autochtones. Moralement on tend à considérer l'étranger comme un être diminué et, dans ce cas, il n'y a pas d'assimilation possible. En face d'une aussi flagrante inégalité, celui-ci n'a pas d'autre ressource que de s'éloigner et nous n'avons pas le droit de nous étonner s'il n'éprouve en lui-même aucun amour pour le pays où il est un objet de mépris et de double exploitation.

Les abolitions de la presse contre les étrangers qui atteignent une acuité méconnaissable jusqu'à nos jours risquent fort d'envenimer la situation.

Les milliers de travailleurs qui n'ont pas eu la chance de naître Français doivent collaborer avec la population française et vivre avec elle. Si les rapports qui les unissent ne sont pas empreints de cordialité, si, d'un côté comme de l'autre, on nourrit la méfiance et la haine, de graves complications naîtront d'une telle discorde. C'est un travail de lacheté et d'ignominie que celui qui s'apprête à dresser les uns contre les autres ceux dont l'existence même du pays exige des relations d'entente et de fraternité.

La presse banale et vendue tient de s'étonner que beaucoup de crimes soient commis par des étrangers ! Comment, parmi autant d'émigrants, ne se trouvent-ils pas un pourcentage d'individus tarés et nuisibles, tout comme il en existe chez nous ?

Il semble malhonnête de vouloir exploiter quelques cas particuliers, qui sont l'exception, pour salir la collectivité. Quel est l'image décevante de notre « célèbre hospitalité » porteront-ils chez eux ?

Pour obtenir un pareil résultat, ce n'est pas la peine de gaspiller des millions en propagande présentant la France comme un doux pays.

Les funestes effets de tant de mauvaise humeur commencent à se faire sentir. Paris est la ville par excellence que sa clientèle étrangère fait vivre. Devant cette campagne abominable, le touriste se détourne de la capitale, à tel point que les milieux intéressés dont les affaires ralentissent considérablement commencent à s'inquiéter. Bien que la presse n'ait pas voulu atteindre ces « sortes d'étrangers », le résultat est le même, car on ne peut pas attaquer l'étranger sans que tout individu qui n'est pas né Français ne se sente visé.

Nous sommes persuadés que cette démagogie nationaliste, ce chauvinisme ridicule, se retourneront en premier lieu contre ceux qui l'emploient.

Ces vulgaires exploiters du nationalisme pourraient se rappeler qu'il n'y a pas longtemps encore, plusieurs des pays auxquels appartenait « ces étrangers » étaient les « glorieux alliés » de la France du Droit et de la Civilisation. BILLY.

Philosophie et Religion

Je trouve dans les extraits de philosophie de Voltaire (page 45) la déclaration suivante faite par un quaker au philosophe : « Nous n'allons jamais à la guerre... » « ...C'est que nous ne sommes ni loups ni tigres, mais hommes, mais chrétiens.

« Notre Dieu qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis et de souffrir sans murmure ne veut pas sans doute que nous passions la main pour aller égorger nos frères parce que des meurtriers vêtus de rouge, coiffés d'un bonnet haut de deux pieds, enlèvent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue. »

Voilà une réponse tout indiquée au fa-néux :

« Nous ne partons pas » de ce congréganiste, ancien combattant et non moins combatif. Mais les journalistes du cartel et ces messieurs les politiciens ont d'autres vaches à traire ; les mameilles auxquelles s'alimente la politique ce n'est guère un philosophe qui en est affublé.

Découvrir le cœur d'un penseur, ça fait très bien : tam, tam, etc. Mais pénétrer l'esprit de l'auteur de « Candide », ça n'est plus la même chose. Si demain M. François-Albert se targuait d'un tel exploit, on en gloserait. Peut-être même que le ministère serait renversé.

Qu'advient-il si les ministres essayaient de saisir le fond des concepts à propos desquels ils se chamaillent avec l'opposition ?

Il serait intolérable qu'ils perdissent leur temps en de vaines spéculations intellectuelles. Que deviendraient les spéculateurs ?

Ce n'est pas que je veuille élever encore le piedestal où Voltaire se trouve hissé par la postérité.

Ce disséqueur de microbes est un philosophe pour petits bourgeois ayant un jardin à cultiver.

La façon de vouer l'humanité à l'esclavage éternel sous la férule du théisme est impérialiste, aussi bien que sa façon de tancer Pascal parce que Pascal s'était mis dans le cas de figurer sur une liste d'archées.

L'auteur de « Zadig » était mieux doué d'esprit que de cœur. Nous lui connaissons aujourd'hui un émule dégénéré, le sympathique et spirituel Fratellini de la réaction : Clément Vautel qui si délicieusement se paye la tête de ses contemporains. Ce qui n'empêche que nous lui devons à Voltaire, pas à Vautel beaucoup de vérités et ses erreurs sont inhérentes à l'époque où il vivait.

C'est grâce à lui que je suis parvenu à établir que Dieu a quelque chose de commun avec les langues d'Esope ; il est la pire et la meilleure des choses. Car ce monarque aussi constitutionnel qu'imaginaire du monde civilisé (qu'on dit) aurait tout aussi bien pu servir aux intérêts de l'humanité qu'à ceux des Etats de Sa Sainteté apostolique et romaine, et qu'à ceux de tous les Etats.

Seulement les quakers étaient des simples et des naïfs ; les jésuites des fripouilles et des diplomates. Ceux-ci devaient l'emporter. C'est la loi émanée de l'Intelligence des masses comme la concevait Ibsen.

La divine providence n'a jamais servi que les types dessalés qui n'y croient guère en abandonnant ceux qui s'abandonnent à ses desseins.

Vous souffrez braves gens, ne vous en faites donc pas, le paradis vous attend... Quant à nous (jésuites et autres farfelés du N.S.I.C.) pour plus de certitude nous prendrons un petit acompte ici-bas !

Ainsi depuis des siècles les minorités subjuguent les esprits en leur inoculant le sérum, anémiant de la religion. Il est temps de secouer le joug ! Il faut en arriver à ne cultiver que notre moi, notre individualité dans le sens des finalités réelles de l'espèce que seuls les sentiments de bonté, de fraternité peuvent permettre d'atteindre. Il ne faut pas non plus que chaque individu en arrive à se considérer, à force de se cultiver, semblable à quelque dieu. L'impérialisme individuel est plus exécrable que l'individualisme collectif ; le second n'est en somme que la conséquence du premier. MAUZES.

LOCATAIRES, DRESSEZ-VOUS !

Après le boulevard Haussmann, le faubourg Saint-Martin

Les Chemins de fer de l'Est avaient obtenu, il y a plus de quinze ans, du Parlement, l'expropriation de principe de tout le périmètre s'étendant entre le faubourg Saint-Denis, la rue Lafayette et une voie nouvelle remplaçant le tracé actuel du faubourg Saint-Martin, depuis la rue Lafayette jusqu'à la rue des Récollets. De la porte Saint-Martin à la rue des Récollets, la chaussée actuelle est maintenue. A cette hauteur, elle sera retracée et poursuivie sur un angle aboutissant au canal Saint-Martin.

Comme on le voit, ça n'est pas rien. A l'époque, l'affaire fit peu de bruit. C'est qu'on trouvait encore à se loger à Paris.

Mais, depuis deux ou trois ans, l'éviction des locataires qui a repris a remis la question à l'ordre du jour.

Cela devient d'autant plus sérieux que jusqu'à ce jour le projet n'avait pu être poursuivi activement parce que l'autorité militaire — qui est plus forte que de malheureux pères de famille — se refusait à céder l'hôpital Villamin compris dans le périmètre cité plus haut.

Mais voici que l'entente s'est faite. L'autorité militaire accepte que son hôpital soit transféré dans le domaine de la Seigneurie, à Pantin.

Une enquête est ouverte à partir du 13 janvier, à la mairie du 10^e arrondissement. Les 29, 30 et 31 janvier, un commissaire recevra toutes les opérations à ce sujet.

Il faut que tous les locataires du 10^e et particulièrement ceux du Faubourg, se précipitent à la mairie pour protester.

Il ne faut pas que cette démolition s'accomplisse et que des centaines de ménages soient encore jetés à la rue.

Locataires, dressez-vous !

Sur les marches de Saint-Eustache

C'était l'autre nuit. Une brume froide tombait sur la ville, et les fourneaux en plein vent des halles centrales étaient entourés de malheureux grelottants qui attendaient « leur tour de frites ».

Saint-Eustache aux larges marches, qui forme la pointe de cet îlot de Montmartre où viennent se réfugier les naufragés, se profilait comme une ombre lourde au fond du ciel sombre où pleuraient de rares lueurs d'étoiles.

Sur une de ces marches, étendue, en plein sommeil, une loque humaine gisait, un de ceux que le passant plus ou moins heureux pousse du pied pour se faire un chemin.

La structure de ce misérable, ses lambeaux de vêtements, ses chaussures indigentes, sans qu'il soit besoin de profonde psychologie, un être descendu peu à peu des échelons sociaux jusqu'à celui qui plonge dans le ruisseau bourbeux de la misère.

Un fil, aux chairs bien nourries, à l'unique forme impeccable et réglementaire, vint le secouer brutalement :

— On ne dort pas ici ! Circulez !

L'homme grogna, se souleva, regarda la brute civilisée, puis, sans mot dire, se remit à « filer la comète », les épaules baissées, allant je ne sais où, sous l'ironique lumière des lampadaires électriques jalonnant les rues désertes...

Je le suivais, et je le vis tout à coup se baisser et ramasser dans un tas d'ordures un légume cru tombé là de quelque voiture marchant...

Il mordait dedans, à présent, tout en pressant le pas, comme un chien mord un os à moelle, d'un air affamé, en se retournant parfois avec des yeux mauvais...

Cependant, après quelques hésitations, je pus lui parler, et comme il comprit que je ne me moquais point, il voulut bien me répondre...

« Oui, j'avais faim, à cause du chômage, qui dure trop... Plus de carré... Plus de pain... Des travaux aux halles ? Pas possible ! Des manutentions dans les gares ? C'est réservé aux médaillés... Comme porteur ? On n'embauche pas ! Alors... C'est la pierre de Saint-Eustache comme lit, et cette carotte crue comme repas ! »

Ah ! la tristesse épouvantable de telles confessions ! J'évoquai tout ombre lamentable, cher Gérard de Nerval, toi qui savais compatir à la misère de ceux qui erraient dans la nuit, toi qui suspendis ton rêve à la Vieille-Lanterne !

Quel regret nous étroit de ne pouvoir vous dire, ô frères misérables, que la table commune va être servie sur ce carreau du Ventre de Paris qui vit couler tant de larmes secrètes et s'effondrer tant d'existences malheureuses !

Quel regret de ne pouvoir vous montrer les patrons, tiliers pendus devant leurs toiles infâmes, tandis que, toutes grandes seraient ouvertes les carrières pour des sommeils réparateurs !

Guy SAINT-FAL.

Le pourvoi de Seznec est rejeté

Seznec, qui fut condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir assassiné (?) M. Quemener, a vu hier son pourvoi en Cassation rejeté par la Chambre criminelle de la Cour de Cassation.

Nos échos

Il ne savait pas calculer !

La dernière audience des assises de la Somme a été consacrée à juger Philibert Briaux, 56 ans, ancien régisseur comptable des régions libérées à Acheux. Il était disparu le 25 septembre 1920, après avoir détourné une somme de 92.000 francs.

Il fut condamné par contumace à 10 ans de travaux forcés, en janvier 1924. Il fut arrêté en mai suivant, à Paris, où il était garçon de magasin.

Briaux avoua devant les assises une partie de ses détournements ; les débats révélèrent que Briaux, ancien garçon coiffeur, ignorait le calcul réglementaire...

Il a été condamné à 5 ans de réclusion. Rien de plus significatif que cette aventure d'un mercanti de petite envergure, ignorant comme un âne bête, mais rusé comme un singe.

On demande si Loucheur connaît la table de multiplication ? Ce n'est pas sûr !

Club antichinois.

Un nouveau club s'est constitué à New-York sous le nom de « Club antichinois ». Les hypocrites xénophobes qui l'ont fondé prétendent ne pas faire de politique.

Ils veulent, disent-ils, attirer l'attention du public sur le fait que les Chinois emploient du chloro qui rend le linge bien blanc, mais le détériore en même temps.

Les membres de ce club sont tenus, d'après ses statuts, de s'engager à boycotter les blanchisseries chinoises.

Les Yankees préfèrent du linge jaune blanchi par des blancs que du linge blanc blanchi par des jaunes.

Ce sont des humoristes, mais fort peu intelligents.

LES SPECTACLES

Opéra. — 20 heures : La Valkyrie. Opéra-Comique. — 20 h. 30 : La Basoche. Gaité-Lyrique. — Rip. Trianon-Lyrique. — 14 h. 30 : La Chanson de Paris. — 20 h. 30 : Rêve de Valse. Comédie-Française. — 20 h. 45 : La Reprise. Odéon. — 14 heures : Beethoven. — 20 h. 30 : La Samaritaine. Porte-Saint-Martin. — Peer Gynt. Comédie des Champs-Élysées. — Malborough s'en va-t-en guerre. Studio des Champs-Élysées. — A l'ombre du Mal.

Atelier. — 20 h. 45 : La Vulpé de l'Honneur. Nœuf-Ambigu. — Matinée et Soirée : Made-moiselle Josette, ma femme. Théâtre des Arts. — Les Appelants. Théâtre de l'Avenue. — En Famille. Mathurins. — La Souris Blanche. Albert-Ier. — Ballets Russes. Théâtre Populaire du Trocadéro. — 20 heures : Faust.

Femina. — Théâtre du Petit-Monde. CABARETS. Noctambules. — Hyspa. Cazol. Valtien. E. Grofé, J. Bastia, a Rik-Kit, revue. La Vache-Enragée. — M. Hallé et les chansons nières. Le Coucou. — Noël-Noël, J. Bastia, Les Revues.

A travers le Monde

ANGLETERRE

UNE EXPEDITION AU POLE NORD

Londres, 9 janvier. — Un comité vient de se former à Liverpool, dans le but de préparer une expédition au pôle Nord.

Cette expédition, qui comprendrait seize personnes et serait dirigée par le commandant Wosley, qui fut le compagnon de sir Ernest Shackleton, s'embarquerait à bord de la goélette « Iduna », spécialement construite pour résister à la pression des glaces.

L'expédition durerait sept mois et les neuf cents derniers kilomètres du parcours seraient accomplis en aéroplane.

ALLEMAGNE

LE CHANCELLIER MARX

RENONCE A FORMER LE CABINET

Malgré les démarches qui se sont pour suivies durant toute la journée d'hier, et l'insistance du président Ebert, le chancelier Marx a renoncé définitivement à constituer le nouveau cabinet.

Dans les milieux politiques de Berlin, on croit que l'actuel ministre des Finances, le docteur Luther, va être chargé par le président Ebert de former le nouveau gouvernement et qu'il s'efforcera de mettre sur pied un cabinet orienté vers la droite.

Mais vu les difficultés politiques de l'Allemagne, il est peu probable que le docteur Luther ait plus de succès que le chancelier Marx.

IRLANDE

L'ARCHEVEQUE MANNIX

RETOURNERAIT EN IRLANDE

Le « Catholic Times » annonce que l'archevêque Mgr Daniel Mannix, de Melbourne, a consenti, à la requête du clergé australien, à conduire un pèlerinage à Lourdes et à Rome, en avril prochain. Après quoi il se rendrait à Londres et en Irlande où il espère que ses compagnons de voyage l'accompagneront.

On se souvient qu'en 1920 l'archevêque Mannix, après une tournée triomphale aux Etats-Unis, s'appretait à débarquer en Irlande et que, par ordre du gouvernement britannique, il fut conduit par un torpilleur à Penzance.

ITALIE

FASCISME ET MOUCHARDAGE

Le journal fasciste « Imperio » demande des mesures exceptionnelles contre les sociétés secrètes, principalement contre la franc-maçonnerie, où il voit « l'une des forteresses de la résistance au fascisme ». Le même journal dénonce dans la Banque Commerciale une autre forteresse antifasciste. Enfin, il s'en prend à l'attitude et aux tendances de la bureaucratie « inféodée et asservie depuis trente ans aux différents régimes giolittiens et qui ne peut comprendre le fascisme ».

L'« Imperio » ne montre pas moins d'aversion envers les journaux de l'opposition. Il rend grâce à M. Mussolini d'épargner au pays la nausée que lui cause la lecture des journaux de l'opposition.

Dans le « Popolo d'Italia », M. Salandra est assez vivement tancé pour avoir abandonné la majorité fasciste.

RUSSIE

UN ATTENTAT CONTRE ZINOVIEFF

Un court message de Pétrograd annonce que deux coups de revolver ont été tirés cet après-midi sur Zinovieff, leader de la III^e Internationale, et président du Soviet de Pétrograd.

Zinovieff n'a pas été atteint, et l'auteur de l'attentat a été immédiatement arrêté.

IMPORTANTES DECOUVERTES

ARCHEOLOGIQUES

Un message de Leningrad annonce qu'après une absence de vingt mois, le professeur Kozlov est rentré de Mongolie. Il rapporte avec lui plus de cinquante grandes caisses remplies d'objets antiques qu'il a découverts dans le désert de Gobi.

Le professeur russe déclare qu'il a retrouvé les ruines, ensevelies dans le sable,

de Khara-Khoto, l'ancienne capitale de l'empire des Songoutes, qui fut détruit par Genghis Khan, et une bibliothèque contenant plus de 2.500 volumes en sept langues différentes dont une totalement inconnue jusqu'à ce jour. Il serait question de faire une exposition des objets découverts par M. Kozlov.

CHINE

LA GUERRE CIVILE

VA-T-ELLE RECOMMENCER ?

Le fils de Sun Yat Sen, qui est revenu à Canton en mission spéciale, a déclaré aux représentants de la presse qu'il était plein d'optimisme au sujet des conférences nationales qui vont avoir lieu.

Mais en attendant, le rival de Sun Yat Sen, Chen Tieng Ming, se prépare de nouveau à attaquer Canton, où l'on fait déjà des préparatifs de défense.

LEURS DIVIDENDES

— Boulevard Ney, dans un immeuble en construction un moellon tombe du 4^e étage et vient écraser le maçon Paul Mascio, 25 ans, 12 rue du Chemin-de-Fer qui succombe peu après.

— Mohamed Doukkali, ouvrier à la mosquée de Paris, victime d'un commencement d'asphyxie, causé par les émanations d'un brasero, succombe à la Pitié.

— Ivry. — Dans une fabrique de produits chimiques, 30, rue Victor-Hugo, le chimiste Armand Nihoul, 41 ans, d'origine belge, demeurant 29, passage des Favorites, à Paris, est happé par une courroie de transmission. La mort est instantanée.

— Saint-Cyr. — Le couvreur Emile Carrier, 32 ans, fait une chute de 22 mètres et se tue net.

Compiègne, 9 janvier. — Le charretier Paul Thierry, au service de M. Demoncey, négociant en charbons, place de l'Hôpital, est tombé du haut de sa voiture. Il a été admis à l'hôpital Saint-Joseph dans un état grave.

Versailles, 9 janvier. — Au cours d'un incendie survenu dans la maison de M. Pousseneau, à Poissy, le veilleur de nuit Emile Penet, 68 ans, qui a dû être surpris au cours de son sommeil par la fumée, a été trouvé asphyxié.

En peu de lignes...

Le feu

Bordeaux, 9 janvier. — Au cours de la nuit, un incendie a éclaté dans l'une des dépendances du château Margaux. Les bâtiments à usage de granges ont été détruits.

Mort depuis trois semaines

Toulon, 9 janvier. — M. Lucien Nepoty, homme de lettres à Paris, qui possède une villa à Carquoiranne, près d'Hyères, en avait confié la garde à Louis Lagge, mutilé de guerre âgé de 27 ans. Celui-ci vient d'être trouvé mort et le décès, qui n'aurait aucune cause suspecte, remonte à près de trois semaines. M. Lucien Nepoty a été informé.

L'alcool qui tue

Guéret, 9 janvier. — A Lupersat, près Aubusson, un cultivateur nommé Hippolyte Clermontat, âgé de 38 ans, a tué sa mère au cours d'une crise d'alcoolisme.

Le parquet d'Aubusson s'est transporté sur les lieux ; le parricide est arrêté et écroué.

Un magasin de meubles en feu

Compiègne, 9 janvier. — Un formidable incendie a détruit les magasins de meubles Boucher, 31, rue Saint-Eloi. Les pertes s'élevaient à 200.000 francs.

Sur le point d'être pris, il tente de se suicider

Rouen, 9 janvier. — La police a arrêté à Etrepagny le nommé Brehion qui tua dernièrement sa femme d'un coup de couteau.

Le meurtrier, qui s'était caché dans une grange, sortit un couteau de sa poche, lors de l'arrivée des agents, et s'en frappa à la gorge, puis il s'écroula. Son état ne paraît pas en danger.

Une jeune fille se suicide

Auch, 9 janvier. — Hier soir, Marie Ader, 18 ans, pupille de l'Assistance publique et

domestique à Auch, eut une légère discussion avec son ami, sous-officier au 30^e régiment d'artillerie. Pendant tout son sang-froid, la jeune fille se jeta dans le Gers.

Les boyaux du canal Saint-Martin

Le docteur Paul a examiné les débris trouvés hier dans la bouche, dans son Martin. Ce sont des déchets de boucherie.

Un suicidé inconnu

On a trouvé dans le bois de Boulogne, au lieu dit le Rond-Royal, le cadavre d'un inconnu d'une trentaine d'années qu'on n'a pas pu identifier.

Il paraît certain que cet homme s'était suicidé.

Le désespoir

M. Ferdinand Cassenbergh, 67 ans, s'est tiré hier une balle dans la bouche, dans son logement 69, rue du Moulin-Vert. Il ne pouvait se consoler de la mort de sa femme.

— On trouve pendu à une branche d'arbre, sur le quai de la Seine, à Asnières, M. Octave Duchesne, 38 ans, 7, rue Beccaria.

Tombée du train

En gare du Raincy, l'autre soir, Mme Raymondé Bezon, bouchère, 16, place de la Fontaine, à Livry (S.-et-O.), est tombée sur la voie. Le train lui a broyé le pied gauche et les doigts du pied droit.

Pour qui sont ces serpents ?

Au Cirque de Paris, une centaine de serpents enfermés dans une fosse du Cirque et appartenant à M. Marcel Schaffaux, dompteur, ont été volés.

C'est un rapt plutôt embarrassant.

L'auto dans la devanture

Par suite d'une rupture de la direction, une auto conduite par Mme Marie Hérol, 67, rue de Tocqueville, monte sur le trottoir, boulevard du Montparnasse, blesse légèrement M. Prosper Auffray, ébéniste, 68, rue Notre-Dame-des-Champs, et défonce la devanture d'un entrepreneur de plomberie.

Chauffeur attaqué

Deux individus hélent, rue Pajol, le chauffeur François Constantin, demeurant 17, rue Buzelin. Comme le taxi stoppe, les deux hommes se précipitent sur le chauffeur et tentent de le dévaliser. M. Constantin peut se dégager. Lucien Karleskind, 20 ans, sans domicile, et Mathurin Briand, 28 ans, 12, passage Doudeauville qui avaient tenté cette agression sont arrêtés.

Mort troublante

Nantes, 9 janvier. — On avait amené à l'Hôtel-Dieu un vieillard de 75 ans, M. Jean Guilbeau, cultivateur à Mouzillon, blessé à l'épaule. Le cultivateur a succombé à cette blessure et une enquête est ouverte pour en rechercher la nature et la cause.

C'était bien un assassinat

Nantes, 9 janvier. — L'autopsie du corps de Mme de La Billais, octogénaire, trouvée la tête écrasée, dans un débarras de sa maison à Poux, a été pratiquée.

L'assassinat est confirmé, mais le mobile du vol ayant été écarté, on se perd en conjectures.

L'auto qui tue

Mulhouse, 9 janvier. — L'auto du docteur Haas s'écrase contre un arbre, à Bollwiller. M. Haas est tué. Sa femme et son chauffeur sont grièvement blessés.

Encore un drame conjugal

Limoges, 9 janvier. — Séparé de sa femme, Marcelin Couly, 45 ans, charpentier à Couzeix, tire un coup de revolver sur elle, la blessant grièvement à la tête, et se fait sauter la cervelle.

PARIS ET BANLIEUE

— L'autre nuit, l'école des filles du Pecq a été cambriolée par des inconnus.

— Le feu a détruit la filature Gaudin frères, rue Civière, à Vienne (Isère). Dégâts considérables.

— Mme Albine Layraud, 75 ans, a été broyée par le train, à Mont-de-Marsan, au moment où elle ramassait des brindilles de bois sur la voie.

— Le corps de M. Pierre Godefroy, 38 ans, a été trouvé sous un tombereau, près de l'Oise, à Gouvieux. Mort naturelle.

— Représentant de commerce à Paris, M. André Moreau se jette à la mer à Toulon. On le sauve. Son état est grave.

— Une bombe de fort calibre éclate la nuit devant l'habitation de M. Pierre, cafetier à Damvillers (Meuse).

— Abandonné par sa femme, mère de deux enfants, M. Eugène Brehion, boucher à Etrepagny (Eure), la tue et va se constituer prisonnier.

Le meeting Sacco-Vanzetti

Un millier de personnes se pressaient aux Sociétés Savantes pour répondre à l'appel du Comité Sacco-Vanzetti, sous la présidence de Boudoux.

Le camarade Pommier fait l'historique de l'affaire et aigreur de la classe ouvrière un vaste mouvement de protestation.

Han Ryner, avec son éloquence habituelle, exalte les fibres consciences des deux anarchistes, victimes d'une monstruosité judiciaire. Il montre, dans cette affaire, une conséquence de l'immoralité d'après-guerre. Libérer Sacco et Vanzetti, ce sera nous libérer des forces de matière qui étouffent l'idéalisme humain.

André Colomer rappelle les épisodes de la lutte de 1920. La classe ouvrière a eu le tort d'avoir confiance dans l'esprit de justice du gouvernement américain. En ne persévérant pas dans son action énergique pour libérer Sacco et Vanzetti, elle porte la responsabilité du fascisme international.

Colomer conte l'histoire des deux condamnés, depuis leur départ d'Italie jusqu'à la chaise électrique menaçante. Comme Bonomini et Castagna, ce sont deux victimes du fascisme. Il sévit en Amérique, comme en Italie et en Espagne. Voici que nous allons le subir en France. Déjà les événements de Douarnenez sont un indice. Si nous ne voulons pas être autant de Sacco et Vanzetti, nous devons réagir avec violence. Il faut nous organiser farouchement pour la liberté.

Boudoux, en quelques mots, incite les assistants à être prêts à l'action.

Le meeting se termine sans incidents. Mais il faut signaler que, dans les cabinets de la salle, un individu soudoyé, un fasciste ou caméléon du roy, ce qui est tout comme, a brisé une glace, afin de créer des ennuis aux organisateurs de la réunion.

Inutile de dire que si on le pince, il lui en coûtera cher.

Autour d'un autodrome

A l'autodrome de Monthléry, le concessionnaire de Champagne prévoit la vente de 200.000 bouteilles. A Lyon, le même concessionnaire en vendit 67.000 durant les courses.

Ca roule, les bénéfices, en même temps que les autos !

Il y a là, aussi, 50.000 souches qui ne seront pas vendues. Elles ne seront pas mêmes données. On en fera un gigantesque tas auquel on mettra le feu. Le bucher ainsi allumé durera plusieurs mois, tout près d'un an !

Et dire que de pauvres gens, en cet hiver brutal, ont besoin d'un peu de feu, et ne peuvent pas s'en procurer !

De tels gaspillages sont une honte publique !

ANNIVERSAIRE

Métallurgistes, à ce soir !

Grange-aux-Belles 11 Janvier 1924 ! Cette date restera pour nous inoubliable au même titre qu'Amiens 1906.

L'une vit naitre la manifestation d'indépendance du syndicalisme, l'autre marque, dans le sang ouvrier, son asservissement. Amiens 1906, ouvrait de larges horizons à la classe ouvrière ; le 11 Janvier 1924, ouvrait la tombe aux ouvriers syndicalistes.

Après cette douloureuse date, les syndicalistes des Métaux de la Seine, décidèrent de cesser tout contact avec les fanatiques qui avaient amené ces méthodes de haine chez les travailleurs et ils créèrent le syndicat autonome des Métallurgistes.

Tenant tête vaillamment à toute la mente, notre jeune organisation bataille depuis un an ; elle ne serait laisser passer cet anniversaire sans inviter tous ses adhérents à affirmer leur solidarité avec les victimes des balles des politiciens en assistant au meeting organisé par le S.U.B. la Fédération du Bâtiment et l'U.F.S.A., samedi 12 heures, à la Bourse du travail.

La Chambre syndicale autonome des Métallurgistes.

Est-il exact et peut-on dire ?

M. le consul général de Grande-Bretagne à Paris nous semble bien imprudent... ou bien hostile.

Il semblerait — de mes amis anglais me l'ont affirmé — que s'engageant dans des

considérations de haute stratégie diplomatique, ce haut fonctionnaire aurait conseillé à ses ressortissants de quitter au plus tôt le territoire français.

Une alliance italo-russo-allemande contre la France... un péril communiste, la guerre ou le chaos, tels seraient les motifs des conseils de prudence de M. le consul général.

M. le consul général pourrait-il nous dire si son grand pays se propose de « remettre cela » ?

Jean-Maurice DUFOUR.

L'AFFAIRE PHILIPPE DAUDET

Léon Daudet demande l'arrestation de Bajot

Malgré les injures, les calomnies dont Léon Daudet n'a cessé de couvrir nos militants, notre souci de la découverte de la vérité dans l'affaire Philippe Daudet est tel que nous n'avons jamais hésité à emprunter à Léon Daudet lui-même les éléments de son enquête qui nous semblent dignes de foi, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas mensongèrement fabriqués pour les seuls besoins de la politique d'Action française.

Avec Léon Daudet pour dénoncer le rôle louche de la police et de la Sûreté générale dans toute l'affaire Philippe Daudet, d'accord avec Léon Daudet pour accuser la filaille politique du meurtre d'un enfant de quatorze ans et demi. Tels nous avons été, tels nous restons.

Ce n'est pas parce que Léon Daudet est un crapuleux bonhomme qui, avec ou sans talent, rêve des lauriers sanglants de Mussolini, que nous nous abstenons de signaler sa nouvelle lettre au juge d'instruction.

Léon Daudet a donc fait remettre hier à M. Barnaud une lettre où il démontre, par le pistolet du prétendu « suicide » (en réalité du meurtre) de Philippe Daudet, que le jeune homme n'a pu se suicider dans le taxi ; qu'aucun coup de feu n'a été tiré dans le taxi. Il demande à la confrontation de tous les témoins appartenant à la Sûreté générale, entre eux et avec les témoins de la préfecture de police, au sujet du taxi stationné devant la librairie Flotter, que les premiers ont caché et que les seconds ont signalé au juge avec insistance et en faisant de lui une description qui s'applique au taxi de Bajot. Enfin, pour conclure, Léon Daudet demande l'arrestation du chauffeur Bajot « qui a affirmé sous serment (après avoir fait des dépositions entièrement différentes, au commissariat, puis devant le juge, puis s'être à demi rétracté en mars dernier, quant au « suicide »), qui a affirmé à nouveau que Philippe s'est tiré un coup de pistolet dans un taxi, alors que le pistolet lui-même fait la preuve qu'il n'y a eu aucun coup de feu tiré dans le taxi ».

Nous qui ne demandons l'arrestation de personne, nous ne pouvons demander celle de Bajot. Mais il est certain que le mystère de l'affaire Philippe Daudet, en s'éclaircissant, n'éclaboussera pas seulement de sang Bajot, qui n'est qu'un comparse, mais la police française tout entière qui, en assassinant le petit Philippe, a prouvé une fois de plus le peu de cas qu'elle fait de la vie de ceux qu'elle appelle des « subversifs ».

Des jurés donnent une leçon à un président partial

ILS ACQUITTENT LA PREVENUE

Amiens, 8 janvier. — Hier a comparu aux assises une fille-mère accusée d'avoir noyé son enfant âgé de cinq mois. On ne s'attendait pas à un acquittement. Celui-ci fut cependant prononcé.

Un des jurés interrogé plus tard déclara que cet acquittement avait, dans l'esprit des jurés, une signification de blâme contre l'attitude du président qui, au cours des débats, s'est substitué au ministère public avec une intransigence qui ne peut être admise. Ils ont en outre voulu protester contre les « écarts de langage » de ce magistrat qui s'est permis de railler, avec un à-propos douteux, les maire villageois suspects, d'après lui, de fournir des renseignements systématiquement favorables aux accusés, et qui, par surcroît, quand l'accusée a fait état de son dénuement, s'est écrié : « Si vous aviez quitté la campagne, la ville vous aurait offert un salaire suffisant pour subvenir aux besoins de votre enfant ».

Félicitons deux fois le jury amiénois et pour l'acquiescement de la malheureuse fille-mère et pour la leçon infligée à un président sans scrupules et sans tact.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 10 JANVIER 1925. — N° 196.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

TROISIEME PARTIE

Les souffrances de l'inventeur

Tantôt il attribuait son insuccès au mélange du chiffon et de ses matières, et il faisait une cuvette entièrement composée de ses ingrédients. Tantôt il essayait de coller une cuvette entièrement composée de chiffons. Et, poursuivant son œuvre avec une persévérance admirable et sous les yeux du grand Cointet, de qui le pauvre homme ne se défiait plus, il alla, de matière homogène en matière homogène, jusqu'à ce qu'il eût épuisé la série de ses ingrédients combinés avec toutes les différentes colles. Pendant les premiers six mois de l'année 1823, David vécut dans la papeterie avec Kolb, si ce fut vivre que de négliger sa nourriture, son vêtement et sa personne. Il se battit si désespérément avec les difficultés, que c'eût été pour d'autres hommes que les Cointet un spectacle sublime, car aucune pensée d'intérêt ne préoccupait ce hardi lutteur. Il y eut un moment où il ne désira rien que la victoire. Il éprouvait une sagacité merveilleuse les effets si bizarres des substances transformées par l'homme en produits à sa convenance, où la nature est en quelque sorte domptée dans ses résistances secrètes, et il en déduisit de belles

lois d'industrie, en observant qu'on ne pouvait obtenir ces sortes de créations qu'en obéissant aux rapports ultérieurs des choses, à ce qu'il appela la seconde nature des substances. Enfin il arriva, vers le mois d'août, à obtenir un papier collé en cuve absolument semblable à celui que l'industrie fabrique en ce moment, et qui s'emploie comme papier d'épreuves dans les imprimeries, mais dont les sortes n'ont aucune uniformité, dont le collage n'est même pas toujours certain. Ce résultat, si beau en 1823, en regard à l'état de la papeterie, avait coûté dix mille francs, et David espérait résoudre les dernières difficultés du problème. Mais il se répandit alors dans Angoulême avec les Houmeau de singuliers bruits : David Sédard ruinait les frères Cointet. Après avoir dévoré trente mille francs en expériences, il obtenait enfin, disait-on, de très mauvais papiers. Les autres fabricants, effrayés, s'en tenaient à leurs anciens procédés ; et, jaloux des Cointet, ils répandaient le bruit de la ruine prochaine de cette ambitieuse maison. Le grand Cointet, lui, faisait venir des machines à fabriquer le papier continu, tout en laissant croire

que ces machines étaient nécessaires aux expériences de David Sédard. Mais le jeune maître à sa pâte les ingrédients indiqués par Sédard, en le poussant toujours à ne s'occuper que du collage en cuve, et elle devait cinq mille francs restant à payer sur le prix de cette charmante propriété, la plus jolie de Marsac. La maison, entre cour et jardin, était bâtie en tuffeau blanc, couverte en ardoise et ornée de sculptures que la facilité de tailler le tuffeau permet de prodiguer sans trop de frais. Le joli mobilier venu d'Angoulême paraissait encore plus joli à la campagne, où personne ne déployait alors dans ce pays le moindre luxe. Devant la façade du côté du jardin, il y avait une rangée de grenadiers, d'orangers et de plantes rares que le précédent propriétaire, un vieux général, mort de la main de M. Marront, cultivait lui-même.

Ce fut sous un oranger, au moment où David jouait avec sa femme et son petit Lucien, devant son père, que l'huissier de Marsac apporta lui-même une assignation des frères Cointet à leur associé pour constituer le tribunal arbitral, devant lequel, aux termes de leur acte de société, devaient se porter leurs contestations. Les frères Cointet demandaient la restitution des six mille francs et la propriété du brevet, ainsi que les futurs contingents de son exploitation, comme indemnité des exorbitantes dépenses faites par eux sans aucun résultat.

— On dit que tu les ruines ! dit le vigneron à son fils. Eh bien, voilà la seule chose que tu aies faite qui me soit agréable.

Le lendemain, Eve et David étaient à neuf heures dans l'antichambre de M. Petit-Claud, devenu le défenseur de la veuve, le tuteur de l'orphelin, et dont les conseils leur parurent les seuls à suivre.

Le magistrat regut à merveille ses an-

ciens clients, et voulut absolument que M. et madame Sédard lui fissent le plaisir de déjeuner avec lui.

— Les Cointet vous réclament six mille francs ! dit-il en souriant. Que devez-vous encore sur le prix de la Verberie ?

— Cinq mille francs, monsieur, mais j'en ai deux mille... répondit Eve.

— Gardez vos deux mille francs, reprit Petit-Claud. Voyons, cinq mille !... Il vous faut encore dix mille francs pour vous bien installer là-bas. Eh bien, dans deux heures, les Cointet vous apporteront quinze mille francs...

Eve fit un geste de surprise.

— Contre votre renonciation à tous les bénéfices de l'acte de société, que vous dissoudrez à l'amiable, dit le magistrat. Cela vous va-t-il ?

— Et ce sera bien légalement à nous ? dit Eve.

— Bien légalement, dit le magistrat en souriant. Les Cointet vous ont fait assez de chagrins, je veux mettre un terme à leurs prétentions. Ecoutez, aujourd'hui, je suis magistrat, je vous dois la vérité. Eh bien, les Cointet vous jouent en ce moment ; mais vous êtes entre leurs mains. Vous pourriez gagner le procès qu'ils vous intentent, en acceptant la guerre. Voulez-vous être encore au bout de dix ans à plaider ? On multipliera les expertises et les arbitrages, et vous serez soumis aux chances des avis les plus contradictoires... Et, dit-il en souriant, je ne vous vois point d'avoué pour vous défendre ici... Mon successeur est sans moyens. Tenez, un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès.

— Tout arrangement qui nous donnera la tranquillité me sera bon, répondit David.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Una maggiore attività s'impone

Propositi d'azione

Malgrado l'ora che volge, gravida di incognite, di tristi sorprese per il proletariato di tutto il mondo, in particolare modo quello colpito da una maggiore e più ferrea reazione, dalla crisi economica, sapientemente organizzata da un padronato rapace, brutale, che vorrebbe e desidererebbe ricondurre il proletariato ai tempi della inquisizione, del servo della gleba, dal terrore organizzato dalla stato, eseguito da bande di mercenari, di assassini, di bruti senza scrupoli, malgrado le prove più terribili, i sacrifici più mostruosi, le infamie più incredibili, la abitudine popolare e proletaria ben poco è mutata della sua mentalità.

Peggio ancora, c'è quasi da chiedersi se nell'elemento giovanile non ci sia un certo quale regresso.

Le lezioni dei fatti furono così continue e formidabili, che si rimane angosciati al vedere come non abbiano insegnato nulla a coloro che più ne fecero le spese.

Ben sappiamo che c'è una grande ragione di tutto ciò.

Nella società borghese l'individuo è spinto ad occuparsi d'un interesse esclusivo, che per la massa dei diseredati e bene spesso illusorio. L'interesse comune viene così negletto o male interpretato, perché sussistono sempre preoccupazioni personali e contrarie, gli uomini rimangono così divisi a tutto vantaggio di coloro che imperano o vogliono imperare.

La contraddizione tragica in cui ci dibattiamo sta nel provare d'un'infinità d'interessi personali, meschini, apparenti, illusori, momentanei, in stretto rapporto con l'attuale regime di cui presuppongono il mantenimento, di fronte all'interesse di classe la cui concezione ed applicazione è solo in grado di mutare sostanzialmente il corso della storia.

Per persuadersi di tutto quanto è oggetto di trattazione in questo scritto, esaminiamo da vicino le abitudini, il frasario, la vita che conduce l'elemento più sottile della comprensione delle idee innovatrici, e dell'azione rivoluzionaria. I giovani i giorni di cui si dispone di una maggiore possibilità di trovarsi, di riunirsi, di discutere, di elevarsi, sono al sabato sera, o la domenica. Provatevi un poco a visitare gli ambienti popolari e proletari, mettetevi, in un canto del locale dove trovansi tutte queste giovinie energie, questi elementi indispensabili a qualsiasi azione, qualsiasi moto rivoluzionario, ascoltate, poi ne uscirete indignato e disgustato.

Dal 95/100 di essi non sentirete nessun ragionamento sulla necessità dell'organizzazione sindacale, di costituire gruppi d'azione rivoluzionaria, nessuna frase che indichi preoccupazione, interessamento, agli avvenimenti sociali del paese, dove lavora, e dei paesi vicini, non una parola che esprima l'espressione dell'odio contro tutti coloro che vivono sfruttando il lavoro che altri eseguono, di rampogna contro l'assistente sociale, malavoglia, contro il tassatore (il cancro della umanità) contro il lavoro a cottimo, le lunghe ore di lavoro, la super produzione, insomma, contro tutto ciò che costituisce la causa della nostra miseria economica e morale, ereditata come triste retaggio dai nostri padri, dai nostri antenati. Contro questo sistema di vita che ci opprime, che ci fa crepare dieci, venti anni anzi tempo, senza avere vissuto mai un minuto di vita, da uomini civili e liberi.

La preoccupazione dei domani quando saranno chiamati alle armi, quando saranno vestiti come dei burattini, comandati a bacchetta da uomini arroganti, cattivi che si sono proposti di servirsi del militarismo per stroncare ogni rivendicazione operaia per soffocare nel sangue ogni e qualsiasi alito di speranza, di fede, in un avvenire di benessere, di libertà, credete che ciò preoccupi e passi per la mente dei giovani? Neanche per sogno!

Parlo degli ambienti dove si potrebbero sempre intavolare una discussione, pensioni, ristoranti, cooperative, ecc. Lascio in disparte i luoghi dove si balla, perché per ragioni d'ordine medio non parliamo di quegli ambienti, nei confronti delle nostre aspirazioni, delle necessità dell'azione virile e costante per garantirsi la nostra esistenza, per conquistare una sempre maggiore educazione, istruzione, libertà e benessere, fanno semplicemente schifo, schifo, schifo.

Ebbene, in quei luoghi accennati prima, non si parla che di cose che hanno di comune colle nostre idee, quanto vi può essere di comune nei riguardi della salute fra un uomo sano, fisicamente robusto con un altro, effetto da un cancro che lo distrugge da parecchio tempo.

Domina sovrano l'argomento dello sport, del divertimento, se poi nella comitiva partecipa qualche donna, tutti gli sguardi sono su di essa, i pensieri, le speranze sono riposte sul soggetto che forma l'attenzione di tutti.

Se qualche volta prendono delle pose da ragazzi seri, allora è la critica a tutto e tutti, la diffidenza, qualche volta l'infatuazione, la calunnia. Si termina coll'abitudine fra: « Che cosa fanno le organizzazioni? Che cosa fa il tale e tal altro? Dimenticando che se le organizzazioni sindacali sono impotenti, se ben poco possono fare, la colpa è di tutti, e in particolare modo di essi che ne sono estranei, che non cooperano, che non fanno nessun sforzo, nessun sacrificio per realizzare le iniziative lanciate dagli organismi sindacali, dimenticando in oltre, che il tempo dei miracoli è passato, che l'uomo solo anche il più illustre, il più coraggioso, il più forte non può fare nulla, senza la coo-

perazione di coloro che hanno tutto l'interesse ad aiutarlo a sopperire nella missione che gli è stata assegnata.

Se è vero il giudizio di uno dei più grandi pensatori contemporanei (Giovanni Bovio) « pensiero e azione », ebbene, dall'analisi psichica di tutto ciò che vi può essere di creativo, di agitato in quei crani tutto lascia credere alla impossibilità della capacità e dell'azione rivoluzionaria che noi sogniamo, che noi agogniamo, che consiste nel liberarci da tutte le forme di sfruttamento: economico, politico e religioso.

E cosa fanno gli operai di una certa età e avanzata? I compagni così detti adulti? Anche loro sono colpiti da una grave malattia.

Questi nostri compagni che ci furono vicini in altri tempi, quando organizzammo i primi sindacati, incominciamo le prime lotte, apriamo le prime strade, entusiasmati i primi cuori al soffio delle ideali moderne, che conobbero quali e quanti sacrifici costarono quelle lotte, che registrarono nella loro mente, nel loro cuore tutte le vittime cadute sulla via della emancipazione umana, che per esperienza conoscono tutta la malvagità del regime padronale, borghese e statale che per averla ereditata dai loro padri dai parenti dalle generazioni passate, portano sulle loro spalle, dai parenti delle generazioni passate, portano sulle loro spalle, dai parenti delle generazioni passate, portano sulle loro spalle la miseria, le infinite angosce di un incerto domani, che la vita di tutti i giorni le dimostra chiaramente che il padrone, qualunque esso sia, quando ha sfruttato le nostre capacità professionali, le nostre forze fisiche, quando col nostre capacità professionali, le nostre forze fisiche, quando col nostro lavoro si è arricchito quando con questa nostra attività lavorativa ci siamo accorti, siamo invecchiati, esso, l'usurpatore di tutte le nostre capacità e qualità, dimentico dei 15-20 anni di lavoro eseguito per esso, ci getta in un canto, come delle immondizie in istato di putrefazione. Per noi, i produttori della ricchezza sociale è riservato. Carcere, manicomio, Ospedale, il ricovero di mendicanti (questi ultimi, non sempre).

Credete che tutto il loro passato obbrobrato, miserando, che il presente triste, l'avvenire incognito, li induca qualche volta a riflettere? No!

Si parla quasi sempre di lavoro, più o meno bene eseguito, della sua durata, dei materiali impiegati, della capacità o meno del compagno a cui si lavora assieme e vicine, dei sistemi nuovi introdotti dall'assistente, dall'ingegnere, dall'imprenditore ecc.

Niente della lotta per il rispetto delle ore, nulla per conservare gli usi e costumi che costarono non pochi sacrifici a coloro che lottarono prima di noi; nessuna preoccupazione per nuovi aumenti di salari resi indispensabili dal sempre aumentato costo della vita, nessunissimo rispetto alle regole d'igiene. Non si parla mai della lotta accanita che si dovrebbe fare per far scomparire la mala pianta del tassatore nulla di tutto ciò.

In certi momenti quando lasciano intravedere un minuto di utopia, allora incominciano un discorso su per giù di questo tenore: Non dubitate, verrà il giorno della riscossa, tutto si matura, lasciano fare al tale o tal altro capo.

Non dubitate, il vostro A. B. C. arriverà al potere ecc.

Espressione che denotano tutta la depressione morale della massa, sulla fiducia negli uomini, nei partiti.

Non troviamo pasole per rimproverarli come ai giovani, come non crediamo sponderne molte per tentare di versarli del loro errore perché pensano che se ad una certa età, dopo un sì lungo tirocinio di miseri di dolori, di lacrime versate da essi, a delle loro famiglie, non sono calse ad illuminarli un pochino su tutte le verità, che andiamo dicendo, da un trentennio a questa parte, ben poco c'è da sperare, sarà un vero miracolo, se guariranno da quella malattia che costituisce un danno per essi ed un grave pericolo per i loro figli, per l'umanità futura.

Un vento di reazione si manifesta anche qui, dove molti operai che anno la sventura di vivere in piena beozia, di non occuparsi di nulla, i quali affermavano come cosa certa, che in questo paese, ne reazione, ne fascismo, ne disoccupazione, si sarebbe verificata. Oggi invece sono costretti constatare con noi, che il terrore sparso dal fascismo italiano, dall'una all'altro canto di quel disgraziato paese, si tenta di impiantarli anche in queste contrade.

Il fascismo che significa disoccupazione, la riduzione dei già magri salari, la miseria le più lette, minaccia da vicino il nostro proletariato.

Bisogna assolutamente che in tutti noi, una attività nuova si manifesti, propositi di lotta e di sacrificio diventano la parola d'ordine nel cantiere, nelle officine, nelle pensioni, nelle strade ed ovunque. Al letamaio il vecchio frasario da indolenti da ignoranti, da lavandina, da abbruttiti.

Cambiamento delle brutte abitudini di attendere le notizie, le istruzioni, l'incitamento da altri. Un soffio di rivolta ci animi.

Questa azione non può essere fatta, come non può essere non deve esserla, monopolio di nessun partito, bisogna che sia la volontà collettiva del popolo, dei proletari attraverso ai suoi sindacati.

Perché questa manifestazione, sia l'espressione di una volontà ferma, di una convinzione profonda e sincera, bisogna che si manifesta subito nei cantieri, nelle officine, durante pasti, nel periodo del lavoro, attraverso, la discussione fra vicino e vicino, anche se qualche volta per ragioni di tendenza non si milita negli stessi ranghi, bisogna che gli appositi uffici di spionaggio politico che possiede ogni imprenditore, ogni industriale, registri questo cambia-

mento di linguaggio, di abitudini, di volontà.

Ben coordinati, ben saldi debbono essere i nostri propositi — il fascismo italiano dovrebbe avere insegnato qualche cosa — ebbene, al primo tentativo di distruggere le organizzazioni operaie, il primo minaccioso, colpito, si applichi immediatamente contro tutti i mercenari, in particolare modo contro i padroni ed industriali, la legge della fucilazione! Occhio per occhio dente per dente.

Se ciò fosse stato fatto in Italia alle prime manifestazioni fasciste, se ciò si facesse anche ora, molto probabilmente il terrore, l'arroganza di quei briganti diminuirebbe di molto.

Quello che non è stato fatto si faccia.

Solo una nuova attività delle masse degli sfruttati, solo la predisposizione di essa all'azione, al sacrificio, può salvare il presente da maggiori guai, salvando il presente, si migliora l'avvenire, lavorando, lottando per l'avvenire, si opera per la realizzazione di quella società agognata da tutte le vittime del presente regime sociale: Benessere e Libertà.

Parigi, Gennaio 1925.

Vittorio MESSEROTTI.

Minorità del Livre

Réunion du groupe dimanche, à 10 h., bar des Charmettes, rue Jean-Jacques Rousseau.

En présence de l'agitation pour un mouvement revendicatif, cette réunion sera importante.

Les copains sont priés d'être présents.

Le Secrétaire, VOITURIN.

Dans le S. U. B.

Aux Serruriers de la Petite et de la Grosse. — L'Assemblée générale de Dimanche doit être le départ de l'agitation et de la propagande que le vieux syndicat, section technique du S.U.B., ne veut pas négliger.

C'est pourquoi les camarades comprendront que leur présence est indispensable. Il ne s'agit plus de rester les passifs que nous avons été jusqu'ici, il faut passer réellement aux actes.

Pour cela une cohésion et une décision unanime est nécessaire, aussi soyez tous présents à la réunion générale de demain **Dimanche 11, à 9 heures**, Petite Salle des Grèves, Bourse du travail.

Aux Maçons, Limousinants, Démolisseurs et aides, syndiqués ou non. — Les salaires correspondent de moins en moins au coût de la vie qui augmente chaque jour. Les us et coutumes corporatives sont de moins en moins respectés. Le tacheronnat sévit de plus belle dans nos corporations et enfin les huit heures ne sont pas appliquées de par la volonté de nos exploités aidés en cela par l'inertie des gouvernements.

C'est pourquoi, vous assisterez tous sans exception à l'Assemblée générale corporative qui aura lieu le **Dimanche 11 Janvier, à 9 heures du matin**, Grande Salle des Grèves, Bourse du travail.

Aux camarades Briquetiers, Fumistes industriels, Briquetiers, Potiers et aides. — Camarades, l'indifférence a assez régné dans la corporation, la léthargie y a assez duré; il serait bon de se réveiller un peu et de se souvenir du passé.

Les briquetiers-fumistes industriels, briquetiers-potiers et aides doivent reprendre dans le bâtiment leur place d'avant-garde aussi pour discuter des moyens d'agitation et d'action à entreprendre ils seront tous présents à la réunion générale corporative de demain **Dimanche 11 Janvier, à 9 heures du matin**, Salle Bondy, Bourse du travail.

Aux Charpentiers en bois. — Eh bien! les Bois de Bout, croyez-vous que vos salaires sont supérieurs à ceux des autres corporations?

Pensez-vous que la journée de 8 heures est unanimement respectée chez nous?

Croyez-vous que nous avons encore un gros travail de propagande et d'action à mener? Si oui, soyez tous présents à la Réunion générale de demain **Dimanche 11 Janvier, à 9 heures**, salle Henri Perrault, Bourse du travail. Présence assurée d'un secrétaire du S.U.B.

N. B. — Nous rappelons à tous les camarades que les cartes de 1925 seront distribuées aux réunions des sections techniques.

Section des Plombiers-Poseurs et aides.

L'année qui s'ouvre prévoit de très importants travaux, c'est le moment de faire quelque chose pour vous réorganiser, plus solidement pour être enfin prêt à la belle saison, aussi vous ne manquerez pas d'assister tous, syndiqués ou non, plombiers et aides, ajusteurs fontainiers et poseurs de consoles, terrassiers de la S. d. D. E. à la Grande réunion corporative qui aura lieu **Dimanche 11 Janvier 1925, à 9 heures précises du matin**, salle Pellouier, Bourse du travail, 3, rue du Château d'Eau.

Chaque corporant aura droit à la parole, sur sa demande et à son tour, en pleine liberté de tribune.

Vous aurez à nommer un secrétaire, vous entendrez le compte rendu du délégué à la Commission de sécurité en égoût, vous verrez à former une commission d'études techniques pour l'examen permanent des revendications et de la lutte à mener, vous direz votre opinion sur la proposition de création d'une caisse de solidarité uniquement pour la corporation, divers délégués de maisons de Paris et de dépôts de la S. d. D. E. vous rendront compte de la situation de détail, etc., etc.

Devant l'importance et le nombre des questions à l'ordre du jour, soucieux de faire une besogne utile et positive, vous serez tous présents et à l'heure indiquée.

En cette attente, recevez, chers camarades, notre fraternel salut.

Le Conseil syndical.

Conseil d'entreprise du Chauffage central

Dans l'« Humanité » d'hier, nous avons la désagréable et douloureuse surprise de voir un appel en vue de la formation d'un syndicat dissident du chauffage.

Ainsi ces prétendus unitaires n'hésitent pas à scinder un mouvement que les Lafayetteistes eux-mêmes avaient eu la pudeur de ne pas être les responsables de l'écroulement de ce groupement corporatif. Car il ne faut pas s'y tromper: les difficultés que nous rencontrons pour le recrutement syndical, vont devenir inouïes de ce fait.

Pour protester efficacement contre ces traites éhontés, le Conseil d'entreprise sera au complet à leur réunion de préparation, il invite tous les amis de la corporation à se joindre à lui.

Donc, tous ce soir, Samedi, à 18 h. 30, Petite Salle, rue de la Grange-aux-Belles, 33.

Le Conseil d'Entreprise.

Communiqués syndicaux

Syndicat de la Construction et de l'Entretien des Moyens de Transport et parties similaires. Assemblée générale aujourd'hui 10 courant, à 20 h. 30, 18, rue Cambérone.

Prière à tous les camarades d'être présents à cette réunion où des décisions importantes devront être prises.

Métallurgistes Autonomes. — Aux Moteurs. — Tous les moutons de l'organisation sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu demain dimanche à 9 heures, à la permanence, boulevard de la Villette, 122. Communication sérieuse intéressant les corporants.

Papier-Carton. — Bourse du Travail, salle Bondy, 14 h. 30, réunion corporative du Cartonage.

A 14 h. 30, Bourse du Travail, 3^e étage, permanence, Commission de contrôle.

Travailleurs de la Pierre. — Demain dimanche, à 10 heures, rue Charlot, 60, assemblée générale des tailleurs de pierre, ravauteurs, granitiers, posers, bardeurs.

Sciure, Découpeurs, Mouturiers. — De 10 heures à midi, Maison du Peuple, 35, rue Adam-Ledoux, à Courbevoie, permanence.

Comité Inter-syndical du 13^e. — Réunion lundi, à 20 h. 30, boulevard de l'Hôpital, 163, Maison des Syndicats.

Présence indispensable.

Union des Syndicats Autonomes de la Gironde. — Demain dimanche, à 9 heures précises, assemblée générale de tous les travailleurs de la Gironde. Nul doute que les écarts des turpitudes ineptes des policiers seront nombreux, indiquant par leur présence que le syndicalisme aura dans le cours de l'année 1925 repris sa place d'avant-garde pour imposer au capital ainsi qu'au patronat les directives incluses dans sa charte.

Pour l'indépendance du syndicalisme

C'est le titre du premier numéro des Cahiers Syndicalistes, édités par l'Unité des P. T. T. Cette brochure de 32 pages contient le discours prononcé par Lartigue au congrès de la F. P. U., avec une préface de Marie Guillot.

C'est toujours par le canal des partis politiques que la corruption s'est infiltrée dans les syndicats.

Cette phrase de l'ex-syndicaliste Pierre Monatte a été placée en exergue.

Excellente pour la propagande syndicaliste dans toutes les corporations, cette brochure est cédée à 25 francs le cent et vendue 0 fr. 30 l'exemplaire.

La demander à Audin, 16, rue Blane, Paris (9^e).

BARAQUES
DEMONTABLES
— 280^{fr} —
pour JARDINS
Châliers, Plages,
Garages, etc.



HILLAIREAU FRÈRES, S'OUEN
5, Rue Ernest-Renan, 5 (au 1^{er} étage)
Tél. 195-204 (Paris)

Communications diverses

Groupe de Libre-Pensée et d'Etudes Sociales de Bezons. — Conférence publique et contradictoire par A. Meslon: « Comment j'ai subi quinze ans de bagne: Crime et Société », le jeudi 15 janvier, à 20 h. 30, salle de l'Ancienne-Mairie, place de la République, à Bezons.

Fédération Espérantiste Ouvrière. — Groupe du Kremlin-Bicêtre. — Ce soir, à 21 heures, grand bal de nuit, avec les concours de « The Raymond's Jazz ».

Prix de la carte d'entrée: 4 francs.

Le bal aura lieu dans les salons de la mairie du Kremlin-Bicêtre.

N. B. — Pendant la durée du bal, les invités sont priés de visiter l'exposition des œuvres d'espérantistes.

Fédération des Locataires de la Seine. — Locataires de Pierrefitte. — A 20 h. 30, salle du Gymnase, rue Brail (à côté de l'église); orateurs: Musot, des « Mal-Logis » et Defrique, de la Fédération des Locataires.

Locataires de Bagneux. — A la Coopérative, 70, rue Sadi-Carnot, grande fête-conférence à 20 h. 30; orateur, Louis Muller, secrétaire fédéral.

Club du Faubourg. — Une séance ardente est celle qui aura lieu cet après-midi, 10 janvier, au Club du Faubourg, Prenant l'offensive, M. Félix Candèr, l'auteur dramatique bien connu, fera une conférence contradictoire qui soulèvera de vives polémiques, sur « les Amateurs au Théâtre et dans les Lettres »; à bas les « littéraires » à tous crins! De nombreux écrivains lui répondront.

Cette controverse sera suivie d'un grand débat sur la question du jour: « L'Affaire Emile Buré et la Liberté de la Presse: le gouvernement a-t-il raison ou tort de pourchasser l'« Eclair »? », avec des orateurs de tous les partis sans exception.

Pour la contradiction: Secrétariat, le matin, 33, rue de Moscou (Central 34-32).

La Phalange Artistique présente aujourd'hui 24 janvier, en soirée, à 20 h. 30, au théâtre René-Maubeuf, 68, rue Leprieu (métro Blanche), « le Héros du Soldat », comédie en trois actes, satire antimilitariste de B. Shaw.

Retenir ses places en écrivant à Valin, rue des Lilas, 61, à Bagneux.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et banlieue

Groupe Anarchico « Pietro-Gori ». — Samedi 10 courant, à 20 h. 30, réunion au solito posto. Parlera un compagne. Compagnis et sympathisants interviendront numériquement.

Groupe Régional de Bezons. — Réunion dimanche, à 9 heures, salle de l'Ancienne-Mairie, Bezons. Les camarades des groupes ou individualités de la région qui voudraient organiser des réunions publiques dans leurs localités avec l'appui matériel du Groupe régional peuvent déléguer un copain à cette réunion, afin de pouvoir organiser une tournée suivie dans la région, en accord avec la Fédération Parisienne.

Carles pour la fête

Groupe de Livry-Gargan. — Réunion du Groupe ce soir 10 janvier, à 21 heures, salle Cu-villier, avenue de la République, à Gargan. Distribution des affiches pour le meeting du 18 courant. Les copains qui désirent des tracts sont priés d'être présents.

Villeneuve-Saint-Georges, Draveil-Vigneux, Grousses, Montgeron, Brunoy. — Les copains habitant ces localités sont priés d'être présents ce soir 10 janvier, à 20 h. 45, salle de l'Ancienne-Mairie de Villeneuve-Saint-Georges, que se tiendra la première réunion des éléments anarchistes de la région.

Invitation pressante et cordiale à tous.

Groupe de Romainville. — Tous les camarades sont avisés que la prochaine réunion du groupe aura lieu le mardi 13 courant, salle de la Coopérative, place Carnot, à Romainville.

La dernière réunion avait été — en raison des fêtes de Noël — remise au lundi suivant. Un petit nombre seulement de copains y assistait, et pourtant, ce n'est pas le moment de ralentir notre action. Les fascistes, eux, s'organisent sérieusement, et il faut que les copains fassent un effort si l'on veut être en mesure de leur faire face.

Ce sera le problème posé à notre prochaine réunion: espérons que nous vous y verrons nombreux pour la résoudre.

Groupe Libertaire et d'Etudes Sociales du Bourget-Drancy. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, salle du Bureau de Tabac, place de la Mairie, Drancy.

Organisation du meeting de la F. P.; réponse de l'abbé Viollet; la fête du « Libertaire », fixation de la date.

Appel aux sympathisants et lecteurs du « Libertaire ».

Province

Groupe Libertaire de Trélazé. — Le Groupe se réunira le dimanche 14 février, à 9 h. 30, salle de la Maréchale. Que tous se fassent un devoir d'assister à cette réunion où on discutera de l'organisation des anarchistes dans la région de l'Ouest ainsi que d'une conférence d'accord.

Les camarades du Groupe d'Angers sont priés de se faire représenter à cette réunion.

Groupe de Clermont-Ferrand. — Tous les camarades et sympathisants sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu dimanche 11 courant, à 10 heures, à la Bourse du Travail, place Fongieville, en vue de reconstruire le Groupe Libertaire.

Le Groupe tient à la disposition des copains qui en désiraient des brochures de propagande. Les demander à L. Vidal, 9, rue Sainte-Claire.

Groupe « Terre et Liberté », de Reims. — Convocation des camarades et sympathisants, dimanche, à 10 heures, rue Belle-Tour, 4.

Groupe Libertaire de Romans-Bourg-de-Péage. — Grande soirée de propagande ce soir 10 janvier, à 20 h. 30, salle des Fêtes de Bourg-de-Péage. Au programme: Charles d'Arvay: Syvella, chanteuse à voix; Chaffard, diseur humanitaire; Pain-Barre, le ténor romain; Jos d'Arvay, chanteur montmartrois. Prix unique d'entrée: 2 francs.

Le Groupe de Marseille envoie un pressant appel à tous les camarades anarchistes des diverses langues pour venir en aide à un de nos bons camarades espagnols.

Alité depuis plusieurs mois, les camarades des divers groupes de Marseille ont fait leur possible. Devant la persistance de la maladie et la nécessité de notre bon camarade, afin de lui porter une aide efficace, nous portons à la connaissance de tous ceux pour qui l'entraide n'est pas un vain mot qu'une souscription-collaboration en faveur de ce camarade est ouverte. A cet effet, nous offrons comme prix « l'Homme et la Terre » du grand géographe E. Reclus.

Que les camarades n'hésitent donc pas! — Faure Léopold, Bourse du Travail, salle 6, Bâtiment, Marseille.

Jeunesse Libertaire de Saint-Etienne. — Mardi 13 courant, la Jeunesse Libertaire organise une causerie-contradictoire sur le sujet suivant: « Organisation et Action ». Tous les copains jeunes et adultes y sont cordialement invités. La réunion aura lieu à 20 h. 30, lieu habituel (salle indépendante du café de la Marine, café Garand), angle de la rue de la Bourse et de la place Grenette.

Tous les mardis, réunion des jeunes.

VIENT DE PARAITRE:

« SENNACIULO »

Le numéro 14 de l'organe hebdomadaire des espérantistes d'avant-garde vient de paraître sur huit pages.

Au sommaire: Nova Jaro, Nova Laboro; Politiko de nova registaro en Anglio; Letero el Estonio; Tra la Klabatalo; Industrio, terkulturo kaj eksporto de la homa laboro, energio en Italio; La verko de Samuel Gompers; Statistika bildo pri Hungario, k. l. p.

Sennaciulo est en vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

PETITE CORRESPONDANCE

Charles d'Arvay peut-il se mettre en relations avec Farsy Albert, 21, rue Arthur-Lamendin, à Billy-Montigny (Pas-de-Calais)?

Le camarade Maurice Poirot est prié de donner rendez-vous à sa compagne. Ecrire au « Libertaire ».

Deux camarades femmes cherchant du travail dans n'importe quelle industrie. Ecrire à R. Dudud, rue Louis-Blanc, Urgent.

Dimanche, le Groupe du 18^e compte sur toi pour jeudi prochain, 15 courant, à Achille. — Peux-tu venir faire un causerie au 20^e pour le 22 janvier?

Tordain peut-il assurer la causerie sur « les Bagnes d'Enfants » le mercredi 14 janvier? — Le Groupe du 11^e.

Lorient. — Je serai chez toi cet après-midi vers 15 heures. — Perrier.

Amis lecteurs, abonnez-vous!

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant: Louis LOUVET

Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12 rue Paul-Lelong, Paris.